L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 7 AVRIL 1890. 63ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI 7 AVRIL 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La question des raisins secs, en France.

Le Temps est d'avis que frapper les raisins secs comme on en annonce l'intention, serait, en vérité, faire de la protection au rebours. On trouvera, ci-après, les motifs sur lesquels il base son opinion, qui diffère, entièrement, de celle de ses confrères dont nous avons reproduit et, probablement, reproduirons encore les arguments protectionnistes à l'endroit des vins et autres produits français :

Maintenant—dit le grand organe de Paris—que la crise ministérielle des raisins secs est terminée, il ne sera peut-être pas inutile d'examiner la question spéciale qui l'a produite. Cette question des raisins secs est très intéressante et, en somme, fort simple, bien qu'on ait coutume de l'embrouiller comme à plaisir.

Elle est relativement récente. Quand nos vignobles suffisaient à tous les besoins de la consommation nationale, il n'y avait pas de question des raisins secs. Elle s'est posée le jour où, par suite de la diminution de nos rendements en vins, la production s'est vue dans l'impossibilité de faire face à toutes les demandes des consommateurs. Ce jour-là, il a fallu absolument aviser aux moyens de combler les vides laissés par nos récoltes, vides dont quelques chiffres donneront une idée.

En 1875, nos viticulteurs ont produit 84 millions d'hectolitres de vin. La production moyenne de nos vignobles, avant l'invasion du phylloxera, n'était pas moindre de 50 millions d'hectolitres. Sait-on à quels chiffres elle est descendue pendant les deux dernières années? Elle est tombée à 30 millions d'hectolitres en 1888 et à 23 millions en 1889. De sorte que la diminution, constatée en 1889 par rapport à l'année 1875, n'est pas moindre de 61 millions d'hectolitres, et qu'elle ressort encore à 27 millions d'hectolitres de vin, comparativement à notre ancienne production normale.

Etant donné le bruit qui s'est fait autour de la question des raisins secs, on doit, à première vue, supposer que, si cet écart a été en grande partie comblé, il a dû l'être à l'aide des vins de raisins secs. On doit être d'autant plus porté à le croire qu'il n'est point rare d'entendre affirmer que la fabrication de ces vins atteint de 25 millions à 30 millions d'hectolitres, chiffres qui concordent bien avec le déficit observé. Or, veut-on savoir quelle est la réalité? La voici, d'après les relevés officiels de l'administration des finances: la fabrication des vins de raisins secs ne monte pas, dans toute la France, à 2 millions d'hectolitres. Elle a été de 1,533,000 hectolitres en 1887, elle est parvenue à 2,220,000 hectolitres en 1888 et elle est retombée à 1,826,000 hectolitres en 1889: c'est, on le voit, pour ces trois années, une production moyenne de 1,859,000 hectolitres de vin.

On cherche, il est vrai, à contester l'exactitude de ces chiffres, d'une éloquence si décisive. La fabrication clandestine aurait pris, on l'affirme, de grands développements. Cependant, les fabriques de vins de raisins secs sont connues, on le sait, à l'exercice; elles sont assujetties à une prise en charge quotidienne, et il paraît bien difficile, dans ces conditions, que la perspicacité des agents des contributions indirectes soit mise en défaut comme on le prétend. Mais on possède un moyen de contrôle excellent.

Toute importation de raisins secs est connue: l'administration des douanes l'enregistre. D'autre part, on connait également le rendement des raisins secs en vin: cent kilogrammes de secs ci produisent trois hectolitres de vin à 10 degrés. Or, qu'on se reporte aux statistiques de la douane; on voit qu'il a été importé en France, l'année dernière, 96 millions de kilogrammes de raisins secs. Ainsi, alors même que la totalité en aurait été employée par les fabriques, on n'arriverait pas à une fabrication de trois millions d'hectolitres de vins de raisins secs. Que l'on retranche de ce maximum tout ce qui correspond aux emplois divers des raisins secs, on ne sera pas éloigné de la production donnée pour authentique, soit moins de deux millions d'hectolitres.

Voilà toute la part des vins de cette sorte dans l'ensemble de la consommation nationale. En regard de ce contingent, que l'on place le déficit de notre production, même en se bornant à le calculer sur notre ancienne moyenne, et que l'on dise en toute impartialité, si la campagne dirigée contre les raisins secs est justifiée. Le moindre relèvement dans notre production actuelle, dû à la reconstitution de nos vignes, amènerait un apport supplémentaire de vins autrement important.

On conçoit fort bien, d'ailleurs, que, même minime comme elle l'est, cette fabrication déplaise à ceux qui croient avoir à s'en plaindre; elle paraît constituer une concurrence et toute concurrence est, à l'heure présente, déclarée mauvaise. Seulement, une remarque s'impose: la consommation des vins est, en France aujourd'hui, d'environ 45 millions d'hectolitres, qui sont obtenus de la manière suivante: 30,100,000 hectolitres, production nationale (année 1898); 2,500,000 hectolitres, vins de marcs; 2,500,000 hectolitres excédent des importations sur les exportations; enfin, 1,800,000 hectolitres, vins de raisins secs. Eh bien, que, par un procédé quelconque,—droits de douane abusifs, tracasseries administratives, formalités vexatoires, etc.,—on parvienne à supprimer la fabrication des vins de raisins secs, quel résultat aura-t-on obtenu? Un résultat qu'il est aisé de prévoir: l'importation des vins étrangers augmentera de la quantité que les raisins secs cesseront de fournir. La consommation a ses exigences que le législateur n'entend pas, sans doute, réglementer: le malheureux y perdrait son temps. Les raisins secs mis en interdit, la concurrence dont on se plaint n'aura pas diminué: il n'entrera plus de raisins secs, mais il entrera un peu plus de vins. C'est l'évidence même.

Et voici, alors, qui devient tout à fait curieux. Ces vins complémentaires, qui combleront le vide causé par la disparition des raisins secs, quels seront-ils? Il y a de grandes chances pour que ce soient des vins produits avec les raisins secs que nous aurons chassés. Nous aurons ruiné nos propres fabriques, pour enrichir des fabriques étrangères. Le travail national que nous assurait la manutention directe des raisins secs, ce travail passera à l'étranger. Ce qui revient à dire que, pour nous procurer un nombre donné d'hectolitres de vins, nous devrons faire sortir de France un capital supérieur à celui qui, actuellement, nous suffit. Avec 38 francs environ, nous pouvons acheter, en ce moment, au port de Rouen, 100 kilogrammes de raisins secs, d'où nous tirerons trois hectolitres de vin. Tandis que, les raisins secs écartés, il nous faudra peut-être payer 100 francs à l'étranger pour avoir ces trois hectolitres. A quoi bon un tel cadeau? Protégeons, s'il le faut, la main-d'œuvre étrangère. Frapper les raisins secs comme on en annonce l'intention, ce serait, en vérité, faire de la protection à rebours.

On lisait, devant Guibollard, un article prédisant, à assez bref délai, l'épuisement des mines de charbon de terre.

Sur quoi, ledit Guibollard, avec détachement:

—Oh! moi, cela m'est égal: je ne brûle jamais que du coke!

—Comment! vous ne payez jamais vos dettes?

—Jamais. C'est déjà bien joli de prendre la peine d'en faire!

FEUILLETON.

Alain de Kerisel

—PAR—

LEON DE TINSEAU.

(Suite.)

—Elle m'a consternée, dans tous les cas. Mais il est impossible que ce duel ait lieu. Quelle est la situation, après tout? Deux amis se querellent, s'insultent sans témoins, ou, ce qui est la même chose, devant un ami commun......

—Pardon, madame! dit Alain, à qui ce souvenir fit perdre son sang-froid, vous n'êtes pas un ami, pour moi. Vous êtes la femme que j'aimais, à oublier toute raison, toute conscience. Et c'est sous vos yeux que j'ai subi la dernière des injures! Tenez! je ne pourrai plus jamais vous voir. Je vous en supplie, allez vous-en. Quand vous êtes là, cette joue me brûle, comme sous la marque d'un fer rouge.

Il était tombé dans un fauteuil, le visage caché dans ses mains. Tout à coup, il entendit tout près de lui un bruit de soie froissée. A genoux, lui entourant la tête de son bras, Laura touchait de ses belles lèvres la joue de Kerisel.

—N'est-elle pas oubliée maintenant, disait-elle de sa voix chaude et vibrante, cette injure reçue pour moi? Que de fois m'avez vous répété: "Pour un baiser je mourrais!" Cher cœur passionné et malheureux, combien vous en faut-il pour vivre?

—O Dieu! s'écria-t-il en la repoussant, comme vous avez peur que je le tue! comme vous l'aimez!

—Sur la vie de ma mère, Alain, ce n'est pas lui que j'aime.

—Mais vous avez donc oublié? vous ne savez donc pas que dans mes bras, hier, c'est lui que vous appeliez?

—J'avais peur de vous, Alain.... peur de moi aussi peut-être. Je me suis réfugiée derrière ce nom comme derrière un suprême obstacle. Si, en ce moment, j'avais aimé cet homme, je me serais sentie moins effrayée.

—Ah! démon! vous cherchez à me tromper encore. Mais subitement, hier, mes yeux se sont ouverts et j'ai tout compris. Oui, je sais pourquoi, un beau jour, vous m'avez ordonné de rester après m'avoir commandé de partir. Vous m'avez gardé comme l'arme de votre vengeance, comme l'appât vivant qui attirerait tôt ou tard la proie qui vous avait échappé. Eh bien! vous ne vous êtes pas trompée, et votre amant est revenu. Vous n'avez plus besoin de moi. Pourquoi venez-vous me troubler encore?

—Alain, écoutez-moi, dit elle debout, tandis qu'il se promenait fiévreusement de long en large. Ces pensées, je les ai eues, c'est vrai. Quand je vous ai rencontré, je croyais l'aimer encore, lui, en dépit de mes paroles. Et surtout, je voulais l'aimer. C'est déjà trop, pour une femme, de succomber une fois comme je l'ai fait. Mais la seule chose qui puisse faire pardonner un amour semblable, en le rendant noble et digne de respect, c'est d'être le seul de toute une existence. Hélas! qu'est-ce que notre volonté misérable? Bientôt j'ai senti que l'amour n'était plus que le souvenir et que, chaque jour, le souvenir s'enfuyait. Alors j'ai lutté; vous m'avez entendu parler de lui sans cesse; vous avez souffert cruellement, vous disant: "Comme elle l'aime encore!" Ah! si vous aviez mieux connu le cœur de la femme, vous vous seriez réjoui en vous souvenant que, d'abord, je ne vous en parlais jamais!

Maintenant, Alain ne marchait plus: debout en face d'elle, les bras croisés, il l'écoutait, ne la quittant pas du regard.

—Quand il est entré hier, continua Laura, j'ai senti que tout était mort; à ses colères, à ses supplications, j'ai répondu seulement: "Il est trop tard."

—Et c'est sur moi qu'il s'est vengé. Décidément, vous me réservez pour les rôles sacrifiés, madame. Dieu sait, pourtant, que je ne lui avais rien pris!

—Vous lui avez pris tout, Alain, dit-elle sans rougir, mais d'une voix qui tremblait un peu. Vous m'avez vaincue, et de la seule façon qui pouvait me vaincre. J'étais prête à lutter, sûre du triomphe. Mais comment lutter contre une volonté muette, indomptable, que rien ne peut rebuter, contre une passion qui se tait, mais qui n'en brûle que davantage?

—Ah! si je devais vous croire! s'écria-t-il en se tordant les mains.

—Eh bien! crois-tu, maintenant?

Elle était sur sa poitrine, l'enlaçant dans ses bras: en un long baiser silencieux, leurs lèvres s'étaient unies.

—Hélas! dit Kerisel, rappelé bientôt à la réalité sombre, pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?

—Je voulais ne parler jamais........ C'est hier soir, en voyant ta douleur—car je l'ai si bien comprise!—en voyant ton regard éperdu monter vers moi, en voyant ton bras retomber, vaincu par ma présence!.... Ah! cher! ne regrette pas cette minute terrible: c'est elle qui m'a donnée à toi!

—Allons! soupira-t-il après une nouvelle étreinte, je suis heureux maintenant. J'ai eu ce que je n'espérais plus avoir. Laura! ma chérie! soyez remerciée à jamais. Je vous aime et je vous pardonne..... A présent il faut nous quitter.... pour ce soir.

—Pour ce soir! Crois-tu donc que j'ignore pourquoi je suis venue? Tu vis et tu es à moi. Je le veux, je te garde. Quand ses bras se seront refermés sur toi, qui pourra venir t'y attendre?

—Qui? mon pauvre enfant chéri!.... Vous le savez aussi bien que moi.

—Oh! langage menteur des hommes! Quand vous vous trainez à nos pieds, vous nous promettez tous les sacrifices. Et quand le moment du sacrifice arrive, vous vous écriez en disant: Oh! non! pas cela!"

—Non! chérie, pas cela! pas d'honneur!

—Pourtant, moi je t'apporte le mien.. La nuit s'avance, Alain, et quand ces hommes viendront, je te jure qu'ils me trouveront ici!

Elle était d'une beauté plus qu'humaine, dans son exaltation et son audace; Alain, une dernière fois, contempla, comme pour en remplir ses yeux, l'adorable image si souvent appelée.

—Répétez encore que vous m'aimez, dit-il.

—Je t'aime!

—Dites que vous êtes à moi!

Un nuage passa sur le front de Laura. Ses beaux sourcils se froncèrent. Elle répondit avec non moins d'angoisse, mais avec une angoisse différente:

—Tu es mon cœur, je te l'apporte, Alain! Souviens-toi! Je ne réponds pas de pouvoir vivre, si, demain, je me fais honte:

Il mit sur ses cheveux dénoués une dernière caresse et murmura tout bas à son oreille:

—Pauvre Laura, me crois-tu plus fort contre le mépris de moi même? Va! Malgré tout, nous étions dignes l'un de l'autre! Je te pardonne, mais il faut que j'expie.

Elle le laissait parler sans avoir l'air de l'entendre, les yeux fixés dans le vide avec une expression de perplexité navrante. Il lui semblait qu'elle pesât dans une balance la vie, la mort, l'honneur l'abjection, l'amour, tout ce qu'il y a au monde de plus désirable, de plus terrible. Et, dans son impuissance à sortir du cercle d'airain, elle tordait avec colère ses mains charmantes, l'étrange et radieuse créature devant qui, pour la première fois, un pouvoir se dressait qu'elle ne pouvait dompter ou réduire.

En ce moment, d'un élan brusque, Kerisel s'enfuit.

Elle courut à sa poursuite en criant: "Alain!"

Mais l'appartement était vide.

XVIII

Alain de Kerisel et Henri de Champdhivers se battirent le lendemain matin à huit heures au Bois de Boulogne, derrière les tribunes du champ de courses d'Auteuil.

Il faisait grand froid et le jour de décembre se levait à peine au ciel gris et mat comme le plafond en verre dépoli de l'atelier d'un peintre.

Les deux adversaires descendirent de voiture à quelques minutes d'intervalle. Autant Kerisel semblait calme, prêt à tout, indifférent même, autant les traits d'Henri portaient la trace d'une agitation violente. Durant toute la nuit, il avait pensé à sa sœur, au serment qu'il lui avait fait sur sa vie à elle. Et voilà comme il le tenait! Mais que pouvait-il faire, puisque c'était lui qui avait frappé!

Pauvre Madeleine! partout et toujours elle retrouvait en face d'elle cette créature fatale qui faisait oublier au fiancé, puis au frère, la parole jurée.

Henri eût donné tout au monde pour éviter la rencontre. Il eût renoncé à Laura; hélas! il voyait bien qu'elle était perdue pour lui. Mais il lui semblait qu'il se consolerait de tout par la tendresse de Madeleine. Seulement, s'il arrivait malheur à lui ou à Kerisel, Madeleine pourrait-elle vivre?

C'était horrible de violer ce serment fait sur la vie d'une sœur!

—Je suis désolé de ce qui arrive, répétait-il, en voiture, à ses amis. C'est un immense malheur. J'irais jusqu'à la limite du possible pour que cette rencontre n'eût pas lieu.

—Nous sommes allés jusqu'aux limites du possible, et sans aucun résultat. Les témoins du comte sont évidemment surpris de son animosité, mais il veut se battre, et nous sommes convaincus que des excuses formelles ne seraient pas acceptées s'il pouvait vous venir à l'esprit d'en proposer. Mon cher, ne faites pas de sentiment et défendez votre peau. Vous devez savoir mieux que personne à quoi vous en tenir sur bien des choses, mais il est évident pour nous que cet enragé à froid veut vous tuer.

—Alors pourquoi a-t-il pris le pistolet où je suis de première force?

—Rien ne vous dit qu'il n'y est pas aussi fort que vous. D'ailleurs, nous n'aimons pas beaucoup les conditions qui nous ont été imposées envers et contre tout. A trente-cinq pas, avec faculté pour chacun d'avancer de dix pas, et feu à volonté jusqu'à mort d'homme! Savez vous que, s'il n'y avait pas eu voies de fait de notre part, nous n'aurions jamais accepté quelque chose de pareil? Ainsi, méfiez vous, ne faites pas le généreux, et puisque vous êtes sûr de votre balle, ne laissez pas ce monsieur venir vous rendre visite de trop près.

—Malgré tout, je désire qu'une dernière tentative d'arrangement ait lieu avant le combat.

Alain semblait avoir prévu la chose. Il avait donné d'avance à ses témoins des instructions formelles. Au bout de cinq minutes les pourparlers furent reconnus inutiles et les préparatifs de la rencontre commencèrent.

Placés à la distance convenue, les deux adversaires pouvaient marcher jusqu'à une limite fixée, pour chacun, par une canne couchée sur le gazon durci.

Au signal, d'abord, il restèrent immobiles.

Puis, M. de Kerisel, lentement, marcha sur Henri avec un air de résolution froide et implacable où l'on pouvait lire l'intention arrêtée de tuer.

C'était simplement la volonté inébranlable de mourir.

Champdhiver s'y trompa: que Dieu le lui pardonne! il ne se le pardonnera jamais.

En voyant son adversaire s'avancer sans précaution, sans s'effacer, calme comme un tireur qui s'approche du fourré où brillent les yeux de l'animal qu'il veut abattre, Henry se souvint des paroles de son témoin: "Il est évident que cet enragé à froid veut vous tuer!"

Il ne songea plus qu'à défendre sa vie. Qui ne l'eût fait à sa place? Il leva son arme, la laissa tomber en ligne, comme il eût fait à la salle de tir, et quand le guidon rencontra la cible humaine, son doigt pressa la détente.

Un léger tressaillement, semblable au frisson produit par le passage d'un vent glacé, agita le corps de Kerisel. Il s'arrêta, souriant étrangement d'un sourire triste et fier; il leva la main et, les yeux déjà voilés, il tira en l'air. Puis, il tomba: il avait été touché en pleine poitrine.

Eperdu de terreur et de désespoir, Champdhivers se jeta sur lui, l'appelant comme on rappelle un voyageur qui veut partir malgré les larmes qui l'entourent.

Alain ouvrit les yeux et, une dernière fois, les mains de ces deux hommes qui devaient être frères s'unirent ici-bas.

—Madeleine! articula faiblement le blessé. Pardon.... dites-lui.... pas tiré....

Il ne mourut que le soir, après un retour à la vie de quelques heures.

Des parents éloignés vinrent chercher, pour le conduire en Bretagne, le corps de celui dont ils héritaient.

Auprès du wagon gris aux grandes lettres rouges, où l'on chargeait le lourd cercueil, Henri, méconnaissable, étouffait ses sanglots sans faire attention aux curieux qui se le montraient avec des paroles dites à voix basse.

A quelque distance, une femme en deuil, dont personne ne pouvait dire le nom, se tenait debout, un bouquet de violettes à la main, attendant que les funèbres portefaix eussent achevé leur besogne. Elle ne semblait pas s'apercevoir de la curiosité qu'elle excitait, et ses traits superbes, figés par la douleur, semblaient de marbre. Au dernier moment, elle s'avança et, avec une simplicité émouvante, elle déposa, comme si elle eût été seule, un long baiser sur les fleurs odorantes, puis, les yeux pleins de larmes, mais maîtresse d'elle-même, elle jeta le bouquet aux pieds du corps de "son esclave," désormais affranchi par la mort.

Elle regarda, les lèvres serrées, secouée par un sourd tremblement, le train qui s'ébranlait. Elle songeait à cet autre train où ils étaient montés ensemble, à Marseille. Elle entendait encore Alain lui dire:

—Je ne vous quitte pas!

Il n'y avait pas deux mois, et, cette fois, c'était lui qui partait seul!

Dans la cour de la gare, un gardien, assis dans sa guérite, vidait de bel appétit son écuelle fumante; sa femme, attendant qu'il eût fini le repas qu'elle venait d'apporter, caressait une fillette accrochée à ses jupes.

—Voilà le vrai bonheur!... dit Laura qui s'était arrêtée pour contempler la scène.... Mon Dieu!.... si j'avais eu ce qu'a cette femme!....

Elle tira sur elle d'une main nerveuse la portière de sa voiture et des sanglots, bruyants et désordonnés comme ceux d'un enfant, déchirèrent sa poitrine.

FIN.

Le père François déclare tout uniment que le conseil municipal, dont il fait partie, a décidé qu'une pension viagère de 1,000 francs serait accordée aux deux premières personnes qui étrenneront le nouveau cimetière.

—Gageons, s'écrie la mère Michel, que ça tombera encore à des richards!

L'EAU DE LA SOURCE DE LA PENSION GONTHIER, A COVINGTON, LNE.—M. Léon Bolandard, chimiste français, ancien élève de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, a fait, en 1885, une analyse de l'eau de la source de M. F. Gonthier, à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane. Nous croyons utile de reproduire son rapport:

Je certifie avoir analysé l'eau citée ci-dessus et avoir trouvé que les corps étrangers qui entrent dans sa composition sont les suivants:

1. Acide carbonique libre.
2. Bicarbonate de chaux.
3. Sulfate de chaux (traces).
4. Chlorure de sodium.
5. Protoxyde de fer.
6. Acide crénique.
7. Magnésie (faibles traces).

L'élément le plus important, en poids, parmi ces différents corps, est le chlorure de sodium: 263 mmgs. par gallon. (263 milligrammes).

L'oxide ferreux est combiné à l'acide crénique, mais cette composition paraît assez instable, car une simple exposition de l'eau à l'air libre donne, au bout de peu de temps, un dépôt d'oxide de fer.

Je crois, d'après la composition ci-dessus énoncée, que cette eau est recommandable à plusieurs points de vue différents.

1. L'acide carbonique, contenu à l'état libre, la rend digestive:
2. Les 263 milligrammes de chlorure de sodium, contenus par gallon, en font un laxatif faible;
3. L'acide crénique facilite les sécrétions urinaires.

M. Bolandard a travaillé, pendant dix mois, en qualité de sous-chimiste, au plus grand "Blast Furnace" (haut fourneau) des Etats-Unis—celui de MM. Cornege Brothers & Co., à Braddock, Allegheny County, près Pittsburgh, Pennsylvanie. A son départ de l'établissement, la maison lui a donné ce certificat:

"27 août 1884.

"Par suite du mauvais état des affaires et, conséquemment, de la diminution nécessaire du nombre des employés, nous avons, à notre grand regret, été forcés de nous dispenser des services de M. Léon Bolandard, attaché au "Blast Furnace" comme sous chimiste. Nous l'avons trouvé capable et digne de confiance."

M. Bolandard était recommandé par M. Joseph Albrecht, ci-devant chimiste à la Monnaie de la Nlle Orléans.

FEUILLETON.

LAIDE

—PAR—

G. De CHERVILLE.

I

Tous les jours, vers trois heures, une voiture dont les panneaux portaient des armoiries s'arrêtait devant la grille du Jardin des Tuileries, qui fait face à la rue des Pyramides.

Lorsque le valet de pied avait ouvert la portière, une femme descendait la première; avec des précautions infinies, elle aidait un jeune homme à la marche timide, hésitante, à franchir le marche-pied; puis, plaçant le bras de son compagnon sous le sien, ils pénétraient dans le jardin, suivis d'une nourrice portant dans ses bras un tout jeune enfant.

Le jeune homme avait trente ans à peine; il était aussi remarquable par l'élégance de sa tournure que par la rare régularité de ses traits; mais la flamme manquait à cet ensemble d'une perfection si charmante; les flambeaux qui eussent dû le vivifier étaient éteints: le malheureux était aveugle.

L'extérieur de sa compagne formait avec le sien un contraste presque brutal. La nature, libérale jusqu'à la prodigalité envers l'un, s'était montrée pour l'autre singulièrement avare de ses dons. La pauvre femme était petite, malingre, laide, et son visage irrégulier avait encore cette expression souffreteuse que la jeunesse elle-même ne parvient pas à atténuer et qui défie les ressources du grand art de la toilette.

Comment donc avait pu se faire une union en apparence si mal assortie, et par suite de quelles circonstances Mlle Cécile Berthaut, petite institutrice aussi dépourvue de biens que d'attraits, était-elle devenue la légitime épouse du comte Robert de Châtillon?

Voici;

Cécile Berthaut venait de terminer une éducation dans une famille moldave de Jassy. Elle regagnait la France en passant par Vienne, mais un grave accident arrivé à la machine du bateau à vapeur sur lequel elle avait pris passage força le capitaine à débarquer son monde dans le bourg de Ribitzno, à une trentaine de lieues de Belgrade. En arrivant à l'unique et médiocre auberge du village, lorsqu'elle eut demandé une chambre, la jeune fille remarqua que son accent avait soulevé une certaine émotion. Quand l'aubergiste se fut assuré qu'elle était Française, il lui apprit qu'il avait depuis plusieurs jours, dans sa maison, un jeune homme de cette nation qui était gravement malade et dont la situation était d'autant plus triste, que ne parlant ni l'allemand ni le valaque, il était dans l'impossibilité de se faire comprendre.

Si Cécile Berthaut n'avait pas été heureusement partagée sous le rapport de l'extérieur, il était loin d'en être de même sous le rapport des qualités du cœur; il n'était pas de sentiment généreux et élevé qui n'y trouvât sa place; aussi n'avait-elle pas hésité une seconde à se faire conduire auprès de son compatriote.

L'état de celui-ci était encore plus grave que n'avait dit l'aubergiste. Il avait rapporté d'un voyage d'exploration aux bouches du Danube le germe d'une fièvre putride qui, ayant bientôt éclaté, l'avait forcé de s'arrêter à Ribitzno. Le mal avait marché avec la rapidité foudroyante qui le caractérise. Il y avait à peine deux jours que le voyageur s'était alité qu'il tombait dans un état soporeux de fâcheux augure. Quand Cécile Berthaut se présenta, il était en plein délire et il ne put répondre que par des paroles incohérentes à ses questions.

Profondément touchée de cet effroyable isolement si loin de la patrie, intéressée peut-être par le charme qui survivait sur le visage du moribond aux ravages de la maladie, la jeune fille décida tout de suite qu'elle accomplirait la mission que la Providence venait de lui confier en le conduisant auprès de cet infortuné, qu'elle lui donnerait ses soins et qu'elle adoucirait ses derniers moments si le dénouement funèbre était inévitable.

Naturellement, son premier souci avait été d'avertir la famille du malade, dont elle avait lu le nom gravé sur une valise. L'aubergiste qui avait reçu en dépôt le portefeuille du jeune homme, lui donna le passeport qu'il contenait, et elle avait immédiatement envoyé cette pièce à notre ambassadeur à Vienne, en lui signalant la position désespérée de M. de Châtillon, et en le priant d'en aviser les parents de celui-ci. Ce devoir rempli, elle avait consacré ses jours et ses nuits à l'œuvre de charité qu'elle voulait remplir.

Il y avait dix jours que Cécile Berthaut veillait au chevet du malade et elle s'était si bien attachée à son œuvre que c'avait été avec un certain serrement de cœur qu'ayant entendu une voiture s'arrêter devant l'auberge, elle en avait vu descendre une vieille dame en cheveux blancs qui, après quelques mots échangés avec l'aubergiste, avait monté précipitamment l'escalier; elle avait pressenti que cette dame devait être la mère de M. de Châtillon, elle avait compris que sa mission était finie.

Toute haletante, la nouvelle venue avait été droit au lit. Devant la face hâve, émaciée, tuméfiée de son enfant, elle était tombée à genoux en éclatant en sanglots. Quant au malade, qui était retombé dans l'état torpide des débuts de la crise, c'est à peine s'il avait détourné la tête. Cécile s'approcha, lui expliqua comment elle se trouvait là et chercha à la consoler. Vivement émue du dévouement que cette inconnue avait témoigné à son fils, la bonne dame la remercia avec l'éloquente effusion de la mère menacée dans la chair de sa chair.

Malgré cet élan de reconnaissance, Cécile ne s'était pas dissimulé combien sa situation auprès de ce jeune homme devenait difficile et elle avait annoncé à Mme de Châtillon que, son fils étant désormais assuré des soins, sans équivalent, de sa mère, rien ne s'opposait plus à ce qu'elle poursuivît son voyage et qu'elle comptait partir le lendemain.

La vieille dame se récria en la suppliant de ne point les abandonner; elle parlait avec une véhémence qui sembla triompher de l'engourdissement du malade. Il agita sa main à plusieurs reprises avec une véritable impatience. Cécile, qui se trouvait plus rapprochée du lit, prit cette main dans les siennes, en essayant de calmer le malheureux. A ce contact, les doigts amaigris de M. de Châtillon s'étaient serrés autour de son poignet avec une crispation significative.

—Vous le voyez, mademoiselle, reprit la pauvre mère, il ne veut pas que son ange gardien laisse son œuvre inachevée; par pitié ne le quittez pas! Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, que vous retourniez à Paris pour chercher un emploi? Mais cet emploi vous l'avez trouvé. Vous pouvez vous considérer comme ma demoiselle de compagnie, mais moi, je vous le jure, je vous regarderai, je vous traiterai toujours comme mon second enfant.

Cécile avait cédé à ses touchantes instances; elle ne le regretta pas, car sa charité ne tarda pas à reconnaître que sa présence était aussi nécessaire à la mère qu'à son fils.

Ce voyage précipité, les cruelles émotions qu'elle avait subies avaient achevé d'altérer la santé déjà bien chancelante de Mme de Châtillon, et la jeune fille eut une véritable mission, à soigner à côté de son malade.

La commotion de la scène que nous venons de raconter paraissait avoir produit un effet salutaire sur celui-ci; la fièvre avait disparu, la raison s'était éclaircie, il recouvrait quelques forces; seule, la vue ne s'améliorait pas.

Quand Cécile fut parvenue à amener à Vienne ces deux pauvres êtres, l'arrêt des sommités médicales consultées avait été sans appel; l'iris avait perdu ses facultés de contraction, l'amaurose était complète: M. de Châtillon devait se résigner à rester aveugle, et cet arrêt, quelques mois plus tard, avait été pleinement confirmé par les plus célèbres oculistes de Paris.

Ils s'étaient alors retirés dans une terre que M. de Châtillon possédait auprès de Mantes.

Là, après avoir langui quelques mois, la vieille dame était morte en recommandant son fils bien-aimé à celle qu'elle avait continué d'appeler "son ange gardien."

II

L'aveugle, qui jusqu'alors avait supporté son malheur avec une force d'âme voisine du stoïcisme, fut singulièrement affecté par cette nouvelle épreuve. Il était devenu soucieux, préoccupé, presque sombre. Lorsque Cécile venait à lui, soit pour lui faire quelque lecture, soit pour le guider dans sa promenade, il l'accueillait par le même sourire que par le passé, comme autrefois il la remerciait avec la même expansion émue, mais c'était pour s'absorber bientôt dans d'interminables rêveries. Il supportait la moindre de ses absences avec une impatience manifeste, et, un jour qu'une course à la ville l'avait retenue plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu, elle avait retrouvé le jeune aveugle en proie à une agitation qu'il n'avait pas pu dissimuler.

Il ne fallait pas tant pour mettre en éveil une sollicitude qui grandissait tous les jours. Attribuant cette mélancolie soit à la douleur que lui laissait la perte de sa mère, soit au découragement qui l'aurait envahi, après bien des hésitations, elle s'était décidée à aborder cette question délicate, elle l'avait conjuré de faire un effort sur lui-même pour retrouver la résignation courageuse dont il avait si longtemps fait preuve. Robert de Châtillon ne l'avait pas laissé achever.

—Je pleurerai toujours ma mère, lui avait-il répondu, mais, convaincu que chaque heure qui s'écoule me rapproche du moment où je la retrouverai, mes larmes perdent tous les jours de leur amertume. Il y a longtemps que je suis soumis à ma destinée, si cruelle qu'elle soit. Et, d'ailleurs, je ne laisserai point échapper cette occasion de vous le dire: Cécile, vous m'avez rendu si doux le sort qui est devenu le mien que bien des fois j'ai béni mon malheur, je vous le jure. Non, les causes de cette tristesse, il est inutile de les chercher dans le passé comme dans le présent, ce sont les soucis de l'avenir qui les causent.

—Que craignez-vous donc? lui avait demandé Cécile frissonnante.

—De perdre un jour ou l'autre celle à laquelle je dois ce que vous venez d'appeler ma force d'âme, non pas seulement parce que privé de soins, je subirai mon infirmité dans toute son horreur, mais parce que ...je l'aime! avait ajouté Robert de Châtillon avec une certaine altération dans la voix.

Le visage de Cécile était devenu aussi blanc que son fichu.

—Oh! avait-elle repris en balbutiant, douter de l'amitié qui m'attache à vous! c'est bien mal, monsieur Robert!

—De l'amitié, s'écria celui-ci avec amertume, tenez, Cécile, ce mot seul justifie mes terreurs. Que pourrait-elle cette amitié? je vous le demande, si quelque jour un sentiment qui, lui, n'admet ni rivalité ni partage, venait à prendre possession de votre cœur? Non, pour recouvrer la sérénité des premiers temps, si vous voulez que, comme jadis, je porte patiemment, presque gaiement, l'arrêt qui m'a retranché du nombre de ceux qui voient les créatures et le ciel du bon Dieu, il faut qu'il y ait entre vous et moi un lien autrement puissant que cette amitié, il faut que vous consentiez à devenir ma femme.

Cécile, muette, fixait sur l'aveugle des yeux hagards, elle paraissait ne pas avoir compris ce qu'elle venait d'entendre.

—Mon Dieu! s'était-elle écriée, que je regrette de ne pas être arrivée deux jours plus tôt à Ribitzno!

—Pourquoi cela, Cécile?

—Parce que, le mal n'étant encore qu'à son début, vous m'auriez vue, monsieur, parce que, si vous m'aviez vue, mon triste visage serait resté assez fortement gravé dans vos souvenirs pour vous épargner ce nouveau trouble après tant d'épreuves; mais l'aveu ne coûte pas à mon amour-propre: je suis laide, monsieur Robert, si laide que mon amitié, cette amitié dont vous faites si peu de cas, ne consentira jamais à vous donner une compagne si peu digne de vous.

—C'est en vain que votre modestie essayera de m'abuser, s'était écrié le jeune homme; non, vous me trompez, Cécile; les yeux où se reflètent cette angélique douceur et tous les nobles sentiments du plus généreux et du plus aimant de tous les cœurs ne doivent pas être sans charmes; il est impossible qu'il n'ait pas ses séductions, le sourire dont s'accompagne cette voix si suave et si pénétrante. D'ailleurs, que m'importe le plus ou moins de correction de vos traits, qu'hélas! je ne dois jamais voir? Ce que j'aime en vous, c'est votre âme, et il n'en est pas en ce monde de plus jeune et de plus belle!

Cécile avait écouté, en proie à une sorte de vertige, cédant malgré elle à ces paroles enivrantes, radieuse en voyant surgir devant elle cette perspective que jamais elle n'eût osé caresser même dans un rêve; mais, bientôt ramenée par la réflexion à la réalité de la situation, confuse, honteuse, d'avoir subi un entrainement désavoué par sa raison, elle protestait avec plus d'énergie que jamais de sa résolution de ne pas se laisser convaincre.

Cette lutte, vraiment héroïque, s'était poursuivie pendant près de deux mois. M. de Châtillon revenait tous les jours à la charge avec un acharnement de plus en plus passionné; mais il y avait un traître dans la place; le cœur de la pauvre jeune fille qui, la santé de l'assiégeant commençant à s'altérer sérieusement, avait décidé l'assiégée à abjurer ses scrupules en signant une honorable capitulation.

Voilà comment l'ancienne institutrice était devenue comtesse de Châtillon.

Ajoutons que jamais union n'avait été plus heureuse, que jamais deux êtres n'avaient touché de si près à l'idéal de l'association conjugale. C'était si beau que Cécile, que ce dénouement inespéré n'avait pas rendue plus accessible aux illusions qu'elle ne l'était autrefois, ne pouvait croire à la durée de cette radieuse félicité. Comme au jour où, pour la première fois, son mari lui avait parlé de son amour, très souvent elle se croyait le jouet d'un songe; alors, le moindre bruit la faisait tressaillir; il lui semblait que le réveil allait entrer par cette porte qui venait de s'ouvrir.

III

En raison de l'infirmité du jeune homme, les relations de M. et de Mme de Châtillon s'étaient circonscrites à leur famille.

Un soir qu'ils étaient dans le salon de Mme de Glèves,—une cousine de Robert qui recevait beaucoup d'étrangers,—Cécile remarqua un vieux monsieur d'une mise et d'une tournure assez originales, qui considérait son mari avec une persistance singulière; elle était assez intriguée de l'indiscrétion de l'examen, lorsque Mme de Glèves, après avoir échangé quelques mots avec ce personnage, vint lui demander la permission de le lui présenter.

C'était, lui dit-elle avec un sourire équivoque, le docteur Richter, célèbre spécialiste américain, qui avait obtenu de merveilleuses guérisons de quelques cas de cécité plus anciens que ne l'était celui de Robert et qu'elle se faisait fort de décider à entreprendre la cure de son cousin.

Cécile accepta avec empressement.

Lorsqu'elle eut initié le docteur Richter aux circonstances dans lesquelles son mari avait perdu la vue, celui-ci lui déclara qu'il avait déjà de fortes présomptions pour croire à la possibilité d'une guérison, mais que cependant il ne pouvait se prononcer avant d'avoir minutieusement examiné l'état des yeux de M. de Châtillon.

Il lui demanda donc la permission de se présenter le lendemain à son hôtel.

Avant de répondre affirmativement, Mme de Châtillon voulut s'assurer de l'acquiescement de son mari.

Il était difficile à obtenir.

Après avoir épuisé toutes les ressources de la science officielle, l'aveugle, comme tous les incurables, avait fait flèche des remèdes héroïques des fantaisistes de l'art médical: ceux-ci l'avaient quelque peu torturé, prodigieusement ennuyé et si peu guéri qu'il avait juré de ne plus servir à leurs petites expériences; aussi refusa-t-il tout net de voir le docteur américain.

Cécile insista, pria: ce fut en vain.

Après s'être excusée près de l'Américain, elle avait gagné le coin le plus désert du salon, elle s'y était assise toute rêveuse, lorsqu'elle entendit son nom prononcé par Mme de Glèves, qui se trouvait dans une petite serre qu'un massif de plantes exotiques séparait seule de la pièce principale.

—Vous comprenez, ma chère, que je ne suis point assez simple pour ne pas deviner la combinaison infernale qui a dicté un refus inexplicable. Ce petit monstre de Cécile a seule dû l'imposer à ce malheureux garçon. Il est évident que si la main du docteur déchirait le voile, il apprécierait à sa valeur l'étrange comtesse de Châtillon qu'il nous a infligée pour cousine, et que la sotte comédie de parfait amour qu'ils donnent depuis trois ans au public aurait bien vite le dénouement que mérite un pareil laideron!

En entendant ces cruelles paroles, Cécile, pâle, tremblante, se leva brusquement; son regard fiévreux fouilla tous les groupes, elle aperçut l'Américain qui franchissait la porte; elle s'élança et le rejoignit au moment où un valet de pied lui plaçait sa pelisse sur les épaules.

—Docteur, lui dit-elle d'une voix vibrante et saccadée, votre offre généreuse est acceptée; je compte sur votre visite demain à midi; je ne vous parlerai pas de ma reconnaissance, docteur, mais sachez-le bien, si vous rendez la vue à M. de Châtillon, moi je vous devrai la vie!

Cinq minutes après, la pauvre jeune femme entrainait son mari, auquel elle dissimula son trouble et l'incident qu'il avait causé.

Cécile passa une nuit horrible. Ce bonheur, dont les enivrements lui rendaient la vie si chère, il allait sombrer; le rêve était fini et le spectre d'une réalité terrifiante, se dressait devant elle. Mme de Glèves avait dit vrai.

Lorsque Robert verrait l'être disgracié auquel il avait enchaîné sa vie, il était impossible qu'il ne le prît pas en aversion; sans doute il était trop bon, trop généreux, pour penser à rompre le lien sacré qui les unissait: il lui laisserait son titre, son nom, son rang d'épouse et le partage de sa fortune; mais que lui importait tout cela?

Tout cela, elle l'eût sacrifié sans hésitation, sans regret, avec transport, pour sauver de ce triste naufrage une seule épave: l'amour de son Robert, cet amour auquel elle devait tant de joies, qui lui avait toujours semblé ne pas être de ce monde, cet amour qui était son orgueil et sa foi, qui était sa vie, et faute duquel cette vie elle-même ne pouvait que devenir le plus effroyable des supplices!

C'était là ce qu'elle était condamnée à perdre, elle le sentait; elle s'en croyait si certaine, qu'elle n'essayait même pas de trouver une raison pour combattre sa conviction.

Cette interminable nuit, elle la passa tout entière à pleurer amèrement, douloureusement: néanmoins, le jour la trouva ferme et résignée.

Elle se rendit près de son mari, et sans l'initier aux indignes suppositions de Mme de Glèves, elle trouva de si douces et tendres paroles pour le décider à tenter une fois de plus la guérison, qu'elle parvint à triompher de ses répugnances.

Le docteur Richter fut exact au rendez-vous: après avoir longuement procédé à l'investigation de l'organe dont les facultés étaient paralysées, il annonça à M. de Châtillon que maintenant il était certain du succès.

Il commença immédiatement son traitement, qui consistait en applications d'une composition destinée à réveiller la contractilité de l'iris; ces applications se poursuivraient pendant neuf jours, durant lesquels le patient devait être tenu dans une obscurité absolue et rigoureuse.

M. de Châtillon se prêta d'assez mauvaise grâce à ces exigences; quant à Cécile, ces neuf jours qui devaient encore s'écouler, elle les avait accueillis comme le condamné à mort accueille le sursis qui va prolonger son existence; il lui restait neuf jours pour être aimée.

Hélas! comme le condamné à mort, elle connut les tortures de l'être pour lequel l'heure du dénouement suprême a cessé d'être un mystère, auquel chaque mouvement de l'aiguille sur le cadran répète le fatal arrêt, apporte un déchirement et laisse une angoisse. Le délai accepté comme consolation fut une agonie. Vainement Robert lui répétait-il tous les jours qu'il en serait de celui-là comme de tous les autres, qu'aveugle il l'avait prise, et qu'aveugle il la laisserait, elle ne doutait pas un seul instant du succès et cela seulement parce qu'elle était convaincue que son bonheur avait été trop grand pour ne pas prendre fin.

IV

Le neuvième jour, le docteur trouva Mme de Châtillon dans le salon.

Il avait devancé l'heure; Cécile qui ne l'attendait pas encore, avait donné un libre cours à ses larmes, en constatant que l'instant fatal était arrivé.

L'Américain remarqua, en la regardant avec plus d'attention que de coutume, le changement effrayant que les angoisses avaient provoqué chez la pauvre femme, mais il se méprit absolument sur les causes de la douleur dont il devenait le confident sans l'avoir cherché.

—Je vois, madame, lui dit-il en souriant, que je n'ai pas réussi à vous faire partager ma confiance dans la cure de M. le comte de Châtillon. Heureusement, l'instant est venu de vous fournir un peu mieux que les affirmations. Avant que cinq minutes soient écoulées, madame, monsieur votre mari vous verra aussi nettement, aussi distinctement que je vous vois moi-même.

A cette assurance, qui avait si douloureusement sa plaie, Cécile avait jeté un cri; ses sanglots redoublèrent; elle fut réduite à les étouffer avec son mouchoir.

—Ah! pardon, madame, dit le médecin interdit, mais, en vérité, je ne comprends pas....

—Vous allez comprendre, monsieur, s'écria la jeune femme; j'aime passionnément mon mari; ce sentiment, jusqu'ici, je suis sûre qu'il a été partagé; maintenant, regardez-moi en face, bien en face, docteur, et dites-si quand M. de Châtillon m'aura vue aussi nettement, aussi distinctement que vous me voyez vous-même, dites s'il lui sera encore possible de m'aimer?

L'Américain baissa les yeux et ne répondit pas.

—Ah! madame, reprit-il en balbutiant, croyez que si j'avais supposé, si j'avais su....

—Si vous aviez su!.... Ah! ceci est une injure, docteur, s'écria Cécile avec une violence indignée.... Lorsque j'ai réclamé vos soins pour M. de Châtillon, je vous ai dit que si vous réussissiez à lui rendre la vue, je vous devrais la vie; aujourd'hui, sachez-le bien, fallût-il au sacrifice des jours qui me resteront en ce monde ajouter celui de mon salut dans l'autre, que je me trainerais à vos genoux pour vous dire: "Au nom de tout ce que vous aimez, guérissez-le, docteur, guérissez-le!"

Le docteur était visiblement ému: il essaya de consoler la jeune femme, mais bientôt cédant à une inspiration soudaine, il s'élança dans la chambre voisine et revint en apportant le berceau dans lequel dormait la petite fille de Cécile.

Puis, il sortit de nouveau.

Une minute après il reparaissait tenant par la main M. de Châtillon dont les yeux étaient couverts d'un bandeau.

Il l'amena au milieu de la pièce, le plaça vis-à-vis d'une fenêtre et d'un geste brusque enleva le mouchoir.

Il y eut un moment d'indescriptible angoisse pour les trois personnages.

Robert, ébloui, chancelait, il aperçut le berceau.

—Ma fille! s'écria-t-il avec transport, je ne mourrai donc pas sans avoir contemplé les traits de ma fille!.... Mais Cécile, où est Cécile? ajouta-t-il plein d'angoisse.

Un gémissement lui répondit: la pauvre femme, agenouillée derrière le berceau, s'était fait un voile de ses deux mains.

—Et toi, ma Cécile bien-aimée, reprit Robert en se penchant sur sa femme, je vais donc te voir aussi!

—Non, non, Robert, ne me regarde pas, je t'en conjure; mais je ne t'ai pas trompé, je te l'ai dit, je t'ai prévenu: je suis laide!....

—Laide! allons donc! s'écria le jeune homme, est ce que la mère de mon enfant peut être laide?....

En même temps, Robert de Châtillon, écartant les mains de sa femme, couvrit de baisers le visage de celle-ci, tandis que le docteur se mouchait bruyamment pour arrêter à son essor une larme qui eût compromis son flegme d'Américain.

FIN.

Pensées fantaisistes:

Le prestige est un bibelot plus ou moins utile, à la condition qu'il ne coûte pas plus cher qu'il ne vaut.

La nonchalence, chez une femme, est un mal sans remède.

Si la flânerie est la providence des penseurs, la paresse en est l'agonie.

Nos souffrances sont parfois moins cruelles que nos joies.

Raponeau est membre de la Société protectrice des animaux.

Un de ses amis se plaignait d'avoir couché dans une chambre pleine de punaises.

—J'ai été obligé, mon cher, de leur faire la chasse pendant plusieurs heures.

—Pauvres petites bêtes, soupire Raponeau; elles ont dû passer une bien mauvaise nuit.

FEUILLETON.

LE COLONEL EVRARD.

—PAR—

JULES SANDEAU.

I

C'était un homme doux, silencieux, un peu triste, intrépide au feu, rêveur sous la tente. Bien que la nature et l'éducation ne l'eussent pas préparé à la vie des armes, il s'était engagé à vingt-cinq ans dans un des corps permanents de l'armée d'Afrique. Il avait vu se briser en un jour l'espoir de sa jeunesse, s'évanouir à jamais tout un avenir de félicité, et, se sentant seul pour la première fois, s'était jeté dans l'armée comme dans un cloître.

Il y avait vingt ans de cela.

Durant ces vingt années, il avait gagné pied à pied tous ses grades, sans autre protection que celle du devoir accompli. L'armée offre, en effet, plus d'un rapport avec le cloître. Elle bride les passions, elle règle les âmes; c'est un refuge ouvert à bien des douleurs et à bien des mécomptes qui n'ont pas celui de la foi. Il n'avait pas tardé à se retremper dans ce milieu âpre et salubre; un prompt apaisement s'était fait en lui. Toutefois, il demeurait fidèle à ses regrets, et le souvenir du bonheur perdu lui semblait préférable au bonheur qu'il aurait pu trouver, qu'il n'avait pas cherché.

Tel était le colonel Evrard.

On s'étonnera peut-être que des sentiments si romanesques aient pu se loger dans les camps: je serais encore plus surpris de les rencontrer dans le monde. Il n'avait pas revu la France depuis qu'il l'avait quittée. Avant de la quitter il avait vendu son petit champ, réalisé son modeste avoir. Toute son ambition désormais était qu'on le laissât vieillir sous le beau ciel dont la sérénité était descendue peu à peu dans son cœur. Il aimait le métier qui l'avait sauvé de lui même. Enfin, il s'était pris d'une affection presque filiale pour cette terre qui devient si vite la patrie de ses hôtes: de loin, elle paraissait un exil, et l'exil commence le jour où l'on est forcé de s'en arracher.

L'an dernier cependant, au début de l'été, il s'embarquait pour se rendre à Marseille: un de ses frères d'armes, celui de tous qu'il chérissait le plus, un de ces héros inconnus qui disparaissent dans la fumée des champs de bataille sans avoir dit leur nom à la gloire, était tombé, mortellement atteint, en poursuivant les tribus révoltées, et, près d'expirer, l'avait institué son légataire universel. Il lui léguait sa mère et sa sœur, qui vivaient étroitement à Paris, et que sa mort devait plonger dans un état voisin de la détresse. Ce testament, le colonel l'avait accepté purement et simplement. Son régiment n'était pas en expédition: il prit un congé et partit sur-le-champ pour aller recueillir une succession que personne ne songeait à lui disputer.

En moins d'un mois, grâce à l'activité de ses démarches, grâce aussi, car il faut bien dire ce qu'il ne disait pas, à sa propre libéralité, il eut assuré aux deux pauvres femmes une destinée à peu près convenable, à l'abri du besoin. Sa tâche terminée, il avait encore devant lui quelques semaines de loisir et d'indépendance; il ne sut plus que faire. Paris embelli, transfiguré comme par la baguette des fées, le touchait à peine. En présence des merveilles d'une civilisation dont une longue absence l'avait presque déshabitué, il éprouvait déjà les atteintes de la nostalgie. Il regrettait sa vie large et simple au sein des grands espaces, ses nuits resplendissantes, ses soleils brûlants, ses steppes embrasés. Il résolut d'abréger le temps de son congé; mais avant de retourner en Afrique, obéissant au besoin d'émotions qui ne meurt jamais dans le cœur de l'homme, il voulut revoir le coin de terre où il était né, dire un dernier adieu aux lieux qu'il avait tant aimés.

En touchant la terre natale, il lui fut donné de ressentir dans leur ivresse amère les émotions qu'il venait y chercher. C'était un assez pauvre endroit, un des coins les plus ignorés du centre de la France. Il revit, il reconnut tout avec des transports attendris, la place où il jouait tout enfant, les rues dont il avait été si longtemps le bruit et la fête. Il y avait au bas de la côte, à l'entrée du vallon, un sentier qu'il évitait pendant le jour, où il se glissait furtivement après la tombée de la nuit. Qui l'eût suivi aurait pu le voir rôdant comme un malfaiteur autour d'un enclos, tantôt le front collé contre la grille, tantôt assis près du seuil la tête entre ses mains. Tant d'années écoulées avaient fait de lui un étranger dans la contrée: il ne frappa à aucune porte, et ne reconnut de visages qu'avec les haies et les vieux murs. Il vécut seul et tout entier dans l'évocation du passé.

Au bout de quelques jours il se disposait à partir: une rencontre imprévue le retint et fut cause qu'il demeura bien au-delà de son congé.

Il errait à travers les champs et parcourait les solitudes qu'il n'avait pas encore explorées depuis son retour, quand il s'arrêta devant une habitation qui rappelait par certains aspects les fermes de Normandie. Ouverte à deux battants, la porte d'une vaste cour plantée comme un verger laissait voir au fond le principal corps de logis, et de chaque côté les bâtiments d'exploitation rurale, à demi cachés par des massifs de fleurs et de verdure. Tout cela, sur un soleil clair, au milieu d'un site riant, respirait une vie occupée, abondante et facile, avec une recherche dans l'aisance que n'ont pas les plus riches fermes normandes. Quoique cette demeure ne ressemblât guère à ce qu'elle était autrefois, Evrard cependant la reconnut presque aussitôt: c'était la ferme des Aubiers, et en même temps il retrouva dans sa mémoire un des épisodes les plus gais, les plus charmants de sa jeunesse.

Il avait vingt ans. Il était en chasse et battait la lande et le chaume par un de ces jolis matins qui semblent faits pour la vingtième année. Il allait la tête haute, humant l'air, fier et léger sous son carnier déjà gonflé de poil et de plume. Comme il passait devant les Aubiers,—la ferme était toute rustique alors,—il s'était arrêté pour jouir du coup d'œil qu'offrait en ce moment l'intérieur de la cour. Il y avait là, rangés sur deux files, une douzaine de couples villageois, les hommes en habit de fête, les femmes dans leurs atours. Evrard avait pensé d'abord qu'il s'agissait d'une noce, mais en y regardant de plus près, il comprit que la noce remontait au moins à neuf mois: en effet, il était question d'un baptême. Le cortège, pour se mettre en marche, n'attendait plus que le parrain.

Or, ce n'était pas un parrain de peu que le parrain qu'on attendait: c'était le baron Tancrède-Achille-Hector-Landry de Champignolles, la fleur des hobereaux du pays. Oui, le baron de Champignolles lui-même, consentait à tenir sur les fonts baptismaux le fils de Sylvain Cordoan, son fermier, et, afin que l'honneur fût complet, il avait daigné accepter pour commère la tante du nouveau-né! Cependant, il y avait bien deux heures qu'on attendait sur pied; le curé avait déjà dépêché par trois fois son bedeau à la ferme, et une sourde inquiétude commençait à s'emparer de l'assistance, lorsqu'une estafette se précipita dans la cour, au milieu d'un désarroi général que sa face effarée ne justifiait que trop.

La nouvelle qu'elle apportait n'était pas faite pour calmer les esprits: la veille au soir, on avait ramené de la ville M. le baron ivre-mort, et quand on était entré le matin dans sa chambre, M. le baron n'était plus ivre, mais il était tout à fait mort. Plus de baron! Les rangs s'étaient rompus, la commère trempait de ses larmes les longs rubans de son corsage, maître Cordoan s'arrachait les cheveux, la nourrice, qui avait compté sur la magnificence d'un parrain si huppé, jetait des cris perçants, et, réveillé par ce vacarme, le poupon, comme s'il eût compris qu'il était condamné à ne s'appeler ni Tancrède, ni Achille, ni Hector, ni même Landry, poussait sous ses langes des vagissements lamentables.

Et que faire? Où chercher, où prendre un parrain de rechange? Le temps pressait, il n'y avait plus une minute à perdre. M. le curé, qui n'avait pas déjeuné, se fâchait tout rouge; le bedeau courroucé parlait des foudres de l'Eglise. Les choses en étaient là quand le jeune homme qui, du pas de la porte, avait assisté à toute cette scène, s'avança comme un dieu sauveur, comme un parrain tombé du ciel.

—Je ne suis pas baron, dit-il au fermier; mon père s'appelait Evrard, saint Paul est mon patron. Sans être un saint comme lui, je passe pour un assez bon diable, et je réponds qu'en grandissant mon filleul aurait en moi un parrain dévoué et un brave ami. Si je vous agrée, touchez là.

Et il tendait sa main à Cordoan, qui, on peut le croire, ne se fit pas prier pour la serrer entre les siennes. Il avait si bon air dans son vêtement de velours, sous son chapeau de feutre gris, avec sa cravate nouée négligemment, toute sa personne respirait tant de franchise et de loyauté, tant de belle humeur et de bonne grâce, qu'avant même qu'il eût parlé il avait gagné tous les cœurs. On devine sans peine quel succès obtint son petit discours. Les rangs se reformèrent aux cris de: "Vive M. Paul!" et, quelques instants après, le cortège, nourrice et poupon en tête, s'acheminait enfin le long des haies vers l'église de la commune.

On songeait au baron tout autant que s'il n'eût jamais existé; la commère ne se sentait pas d'aise en se voyant au bras de ce jeune et gentil cavalier.

La cérémonie achevée, on revint aux Aubiers, d'où s'exhalaient des odeurs de gala qui ne gâtaient rien aux senteurs de l'automne.

La lune était haut dans le ciel quand Paul prit congé de ses hôtes: il s'en alla comblé de bénédictions, rentra chez lui le cœur content, et put se dire, en s'endormant, qu'il n'avait pas perdu sa journée.

Cinq ans après, il partait pour l'Afrique. Pendant ces cinq années, il était retourné souvent à la ferme, où on l'adorait, c'est le mot. Le fait est que tout avait prospéré dans cette demeure depuis le jour où il y était entré pour la première fois; il semble que la jeunesse porte partout le bonheur avec elle. Intelligent, actif, entreprenant, maître Cordoan était en passe de devenir un des riches cultivateurs de la contrée. Il avait un moulin au bord de la rivière; déjà, les Aubiers lui appartenaient. Le petit Paul poussait à vue d'œil, et, comme son parrain n'arrivait jamais que les poches bourrées de gimblettes, il s'était pris pour lui d'une tendresse passionnée. Lorsque Evrard, à la veille de son départ, était venu pour dire adieu, le fermier et sa femme l'avaient embrassé en pleurant, et le petit s'était si bien cramponné à ses jambes, qu'on avait eu beaucoup peine à l'en détacher.

Il en est des premières impressions de la jeunesse comme des enchantements de l'aube; elles sont de courte durée. Evrard n'avait pas complètement oublié les Cordoan, mais ses souvenirs, refroidis peu à peu, s'étaient engourdis au fond de sa mémoire; l'air natal ne les avait pas ranimés, et ce fut seulement à la vue d'une ferme isolée au bord du chemin qu'il les sentit se réveiller et revivre dans leur grâce et dans leur fraîcheur. Ainsi parfois il suffit du parfum d'une fleur, d'un jeu de la lumière, d'un accent de la brise, pour évoquer en nous tout un monde enseveli.

Certes, un filleul qu'on a laissé presque au berceau, et qu'on n'a pas revu depuis vingt ans ne saurait vous tenir aux entrailles par des racines bien profondes.

Toutefois, en se rappelant les témoignages d'affection et de gratitude qu'il avait reçus sous ce toit, Evrard n'avait pu se défendre d'un mouvement de confusion. Que s'était-il passé là pendant son absence? Qu'étaient devenus les hôtes qui l'avaient si tendrement aimé? Bien que ce fût s'y prendre un peu tard, il voulut en avoir le cœur net.

Il traversa la cour déserte, et entra dans le corps de logis. Après avoir frappé inutilement à deux ou trois portes, il en ouvrit une, et ne fut pas médiocrement surpris en pénétrant dans une vaste pièce dont l'ameublement et la décoration n'auraient pas déparé le salon d'un château. C'était bien aussi un salon, mais qui servait en même temps d'atelier et de cabinet de travail. Ici un chevalet supportant un paysage ébauché, là une table chargée d'esquisses et de dessins, de brochures et de journaux; sur les meubles, dans les encoignures, des bronzes et des objets d'art; aux lambris, des tableaux et des panoplies; partout des livres richement reliés. Evidemment, l'habitation avait changé de maîtres.

Il allait se retirer, lorsque soudain l'étonnement chez lui fit place à la stupeur: son regard venait de s'arrêter sur un portrait représentant un officier en tenue de campagne, et il se reconnaissait dans cette peinture, c'était son portrait.

Evrard pensait rêver: il n'avait de sa vie posé devant un peintre; et, pourtant, c'était bien ses traits, c'était sa mâle figure bronzée par le hâle africain, c'était l'uniforme de son régiment, c'était lui enfin, c'était lui tout entier.

L'entrée d'un grand et beau jeune homme en costume de chasse le tira brusquement de la contemplation où il était plongé.

Le colonel fit vers lui quelques pas; mais, comme il ouvrait la bouche pour s'excuser et pour expliquer sa présence, le jeune homme lui sauta au cou et le serra dans ses bras.

Quelques instants après, Evrard était au courant des révolutions accomplies à la ferme depuis son départ. Sylvain Cordoan, quoique honnête homme, avait réussi dans toutes ses entreprises: à force de s'arrondir, il était devenu naturellement un gros personnage. Paul avait été élevé en fils de famille; ses études achevées, il avait fait son droit. Maître à vingt et un ans de sa destinée et de son patrimoine, qui représentaient, vingt mille livres de rente en biens-fonds, il avait continué de vivre à Paris, voyant un peu le monde, passant en revue toutes les carrières et n'en trouvant aucune à son gré; tour à tour attiré par les lettres et par les arts, et ne sachant à quoi se résoudre. Il s'était dit enfin que sa place était dans son domaine, et depuis plus d'un an il vivait aux Aubiers, cultivant ses champs et rendant à la terre ce qu'elle lui donnait. Les lettres et les arts, qui l'avaient suivi dans sa retraite, étaient le délassement de ses travaux et le plus doux de ses loisirs.

—Et maintenant, dit le colonel, chez qui la curiosité n'était pas encore pleinement satisfaite, comment se fait-il qu'en me voyant tu aies deviné que j'étais un ami de la maison?

—Je vous ai reconnu, mon parrain, répondit Paul; grâce à la ressemblance du portrait que voici, ce n'était pas bien difficile.

—Mais ce portrait, puisque décidément c'est le mien, qui l'a fait? d'où vient-il?

—Après l'affaire où vous aviez gagné vos épaulettes de capitaine, tous les journaux illustrés de Paris ont publié votre portrait encadré dans le récit de votre beau fait d'armes. Je les avais recueillis, je les gardais comme des reliques. Dès que j'ai su manier la brosse, je m'en suis inspiré pour peindre votre image, et il me semble que je n'ai pas trop mal réussi.

—Je n'étais donc pas oublié ici? on t'avait donc parlé de moi?

—Oublié, vous, oublié aux Aubiers! J'ai été élevé dans le culte de votre souvenir. Ma mère ne me parlait de vous qu'avec amour, vous étiez resté son idole. Mon père ne se lassait pas de répéter que le bonheur était entré en même temps que vous dans sa maison; c'est à vous qu'il rapportait toutes nos prospérités. Oublié, mon parrain! Vous n'avez pas été un seul jour absent de nos cœurs. Le soir, à la veillée, votre nom revenait dans tous les entretiens. Nous avions pour voisin un ancien officier en retraite qui recevait le *Moniteur de l'armée*; nous vous avons suivi pas à pas; il n'est aucune de vos promotions que nous n'ayons fêtée en famille. Au collège, vous étiez mon héros. Que de fois j'ai voulu vous écrire! Combien de lettres commencées et que je n'achevais pas! Vous n'aviez jamais donné de vos nouvelles. Je n'étais qu'un enfant quand vous m'aviez quitté, et je me disais que quelques mois avaient suffi pour m'effacer de votre vie. Je me trompais donc, puisque après tant d'années vous avez retrouvé le chemin de la ferme; je me trompais, puisque vous voici, puisque je tiens vos mains dans les miennes.

Tout cela était bien doux, sans doute; mais Evrard ne laissait pas d'en être un peu troublé. Qu'avait-il fait pour mériter un souvenir si constant, un attachement si fidèle? Il avait dit, le jour du baptême, que son filleul, en grandissant, aurait en lui un ami, et c'était le filleul qui avait pris le rôle du parrain et tenu ses engagements. Les dons heureux, les qualités aimables ou sérieuses qu'il découvrait chez ce jeune homme ajoutaient encore à ses regrets, je dirais presque à ses remords: il s'accusait d'ingratitude et ne prévoyait pas qu'il s'acquitterait en un jour.

Il devait partir le lendemain, et n'avait que quelques heures à passer aux Aubiers: il les employa à visiter l'habitation et le domaine, où tout était nouveau pour lui. Du côté de la cour, avec son toit de tuiles moussues et ses palissades de rosiers grimpants, l'habitation avait encore quelque chose d'agreste qui rappelait son origine. Vue du jardin, avec les deux pavillons en retour élevés récemment, elle avait l'air d'un petit castel. A l'intérieur, il ne restait plus trace de la ferme, sinon quelques vieux meubles conservés par piété filiale. Tout s'y ressentait d'un goût délicat, tout y témoignait d'une existence élégante et simple à la fois. Le domaine était florissant, la terre en plein rapport, le paysan bien traité, sainement abrité, car Paul tenait à grand honneur d'améliorer autour de lui la condition d'où il était sorti.

Les deux hommes s'entretenaient de mille choses, ainsi qu'il arrive entre amis qui, n'ayant que peu de temps à demeurer ensemble, se hâtent d'épancher leurs pensées.

Paul reconnaissait dans son parrain l'homme qu'il avait appris à chérir, tandis qu'Evrard retrouvait dans son filleul l'image de sa jeunesse.

Le soir était venu. Ils avaient dîné, et ils étaient encore à table, assis en face l'un de l'autre et causant. Le soleil avait disparu, le couchant s'éteignait; la lune, ronde et resplendissante, montait dans le ciel à l'autre bout de l'horizon. Le moment des adieux approchait. Paul était triste, Evrard lui-même paraissait ému. Ce n'est pas le temps qui crée les amitiés; les plus soudaines sont souvent les meilleures et les plus durables.

—Voilà une bonne journée que je n'oublierai pas, dit Evrard. Je pars avec le regret de te quitter si tôt, mais content de toi, mon cher Paul. Tes parents étaient d'excellentes âmes, et je te tiens pour leur digne fils. En te décidant à vivre sur ton domaine, tu as montré un bon sens bien rare, une modestie bien touchante; c'est ainsi que devraient en user tous ceux que la terre a comblés de ses dons. La terre ne demande pas seulement des bras pour la servir; elle a besoin aussi, elle a besoin surtout de cœurs fidèles et reconnaissants. Laisse-moi maintenant te donner un dernier conseil. L'homme n'est pas fait pour vivre seul, le bonheur n'a de prix qu'à la condition d'être partagé. Puisque tu te sens les passions assez modérées pour t'accommoder d'une existence égale, simple et laborieuse, il faut te marier, il faut, sans trop attendre, chercher dans la famille le complément de ta destinée. Marie-toi, mon ami; cherche une brave créature qui soit la joie de ton foyer, une fille honnête et modeste, unissant la grâce à la bonté, une compagne, enfin....

Il n'acheva pas. Paul avait caché sa figure dans ses mains, et des sanglots à grand'peine étouffés gonflaient et soulevaient sa poitrine. Jusque-là, maître de lui-même, il avait offert à son hôte un visage heureux et souriant; mais Evrard, sans s'en douter, venait d'appuyer sur une blessure encore saignante, et le pauvre enfant, vaincu par la douleur, épuisé déjà par toute une journée de contrainte, s'était oublié et trahi. A ce spectacle inattendu, le colonel s'était levé; il avait pris Paul entre ses bras, et il l'interrogeait avec la tendresse d'un père.

—Qu'as-tu? J'aurai touché, sans le savoir, à quelque point douloureux de ton cœur. Tu as donc du chagrin?.... Pourquoi ne m'en as-tu rien dit? Parle, que dois-je faire? Je peux disposer de quelques jours encore; veux-tu que je les passe avec toi? Ma présence ne te guérira pas; elle te soulagera peut-être.

—Non, non, partez! s'écria Paul ne se contenant plus. Partez, mais emmenez-moi avec vous! Arrachez-moi d'ici, ne m'abandonnez pas à moi-même, ne me laissez pas mourir de tristesse et de désespoir!

—Calme-toi, dit Evrard, qui lui tenait la tête dans ses mains et la pressait contre sa poitrine. Ce que tu souffres, d'autres l'ont souffert avant toi. Commence par me confier ta peine, et nous déciderons après si tu dois partir ou rester.

—Oui, mon ami, oui, je vous dirai tout.

Et, après s'être apaisé et recueilli, Paul commença le récit suivant:

II

"J'avais quitté Paris et j'étais rentré chez moi sans me douter qu'il y eût à cela de la philosophie. Jamais sacrifice ne coûta moins d'efforts et ne fut accompli plus simplement que celui-là. On a dit, parmi mes amis et mes connaissances, que le dépit, la vanité blessée, peut-être aussi une passion déçue, m'avaient jeté dans la retraite; il n'en était absolument rien. Je comprenais que la médiocrité dans les lettres ou dans les arts est la pire des conditions. Je m'étais bien examiné moi-même, et j'avais congédié mes chimères avant qu'elles ne prissent congé de moi. Aucune expérience précoce n'avait attristé ma jeunesse, le peu que je savais du monde me permettait de m'en retirer sans amertume ni regret, mon cœur était libre, et je me sentais l'esprit sain. Si le bonheur consiste dans la paix et la sérénité de l'âme, je pouvais m'estimer heureux.

"Cependant, au bout de quelques semaines, un intérêt inattendu, et que j'aurais été fort embarrassé de définir, s'était glissé peu à peu dans ma vie. Tous les matins, à la même heure, je voyais passer, dans le chemin qui côtoie les Aubiers, une jeune amazone, accompagnée d'un vieux serviteur. Je la vois encore s'avançant entre les haies et les vergers en fleur, avec son petit chapeau de paille d'Italie rehaussé d'un bouquet de plumes, son corsage de cachemire bleu serré à la taille par une ceinture de cuir, et sa jupe flottante de piqué blanc. Elle avait dix-neuf ans au plus, et malgré le nuage de tristesse répandu sur son frais visage, tel était l'éclat de sa jeunesse, qu'au milieu de la nature en fête elle semblait être elle-même un des enchantements du printemps. Elle revenait le soir par le même sentier, et il était rare que je ne fusse point sur le pas de ma porte à l'heure de son passage.

"Je la saluais avec respect, elle inclinait gracieusement la tête, et les choses en demeuraient là.

"J'étais presque un étranger dans le pays. J'en étais sorti dès l'âge de douze ans, et n'y étais revenu qu'à longs intervalles; j'avais oublié jusqu'au nom de mes voisins. Sans arrière-pensée, sans y attacher la moindre importance, uniquement par curiosité, je voulus savoir qui était cette belle personne, et j'appris que c'était Mlle Marthe de Champlieu; sa famille habitait à peu de distance de mon domaine. Elle se rendait ainsi chaque jour au petit château des Granges, près de Mlle Thérèse de La Varenne, son amie, jeune fille charmante elle aussi, disait-on, et dont la santé, fatalement atteinte, donnait les plus sérieuses inquiétudes. Elle restait jusqu'au soir au chevet de sa chère malade et rentrait chez ses parents à la nuit.

"Je m'étais fait, à mon insu, une habitude de la voir: j'avais fini par m'associer aux préoccupations de son cœur. Du plus loin que je l'apercevais, j'interrogeais avec anxiété son attitude et sa physionomie, je m'attristais ou je me réjouissais selon qu'elle paraissait plus ou moins triste que la veille. A la longue, une espèce d'entente silencieuse s'établit entre nous. Elle avait deviné sans doute que j'étais instruit de ces angoisses, que je les partageais, et en passant elle me jetait dans un demi-sourire ou dans un regard de détresse le bulletin de la journée.

"Il n'y avait dans tout cela rien qui ressemblât à une aventure; eh bien! le croiriez-vous? ces incidents si simples s'étaient emparés de mon existence et la remplissaient tout entière. Je m'intéressais à Mlle de La Varenne comme si je la connaissais: je l'aurais connue que je n'eusse pas ressenti pour elle une pitié plus tendre, une sympathie plus ardente.

"Vers la fin de mai, par une tiède après-midi, je travaillais à l'atelier pour essayer de me distraire. Depuis quelques jours, Mlle Marthe n'était pas revenue des Granges, de sinistres pressentiments m'agitaient. Tout à coup, j'entendis un bruit sec, argentin, qui éclatait à intervalles rapprochés, réguliers, et semblait cheminer à travers les campagnes. Il y avait bien longtemps que ce bruit n'avait frappé mon oreille, et pourtant je le reconnus: mon cœur se serra.

"J'étais déjà sur la lisière du chemin, et, pendant que les oiseaux chantaient à plein gosier dans les buissons, je voyais défiler une longue procession d'hommes, de femmes et de jeunes filles, précédée de deux enfants de chœur, l'un portant la croix, l'autre la sonnette, et d'un prêtre en surplis qui marchait sous un dais.

"—Où donc allez-vous? demandai-je à une pauvre infirme qui venait la dernière.

"—Aux Granges, me répondit-elle.

"Je m'étais joint machinalement au cortège, et après deux heures de marche, sans que j'eusse songé à me rendre compte du sentiment qui m'entraînait, je traversais la cour d'un manoir, je montais un escalier de pierre, je pénétrais avec la foule dans une vaste chambre